

LAWRENCE D'ARABIE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Un hiver sur le Nil. Florence Nightingale et Gustave Flaubert, l'échappée
égyptienne* (Noir sur Blanc, 2015)

Anthony Sattin

LAWRENCE D'ARABIE

La jeunesse d'une légende

*Traduit de l'anglais
par Virginie Buhl*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Young Lawrence.*
A Portrait of the Legend as a Young Man

Copyright © Anthony Sattin 2014
© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-534-7

Pour Johnny et Felix, en partance...



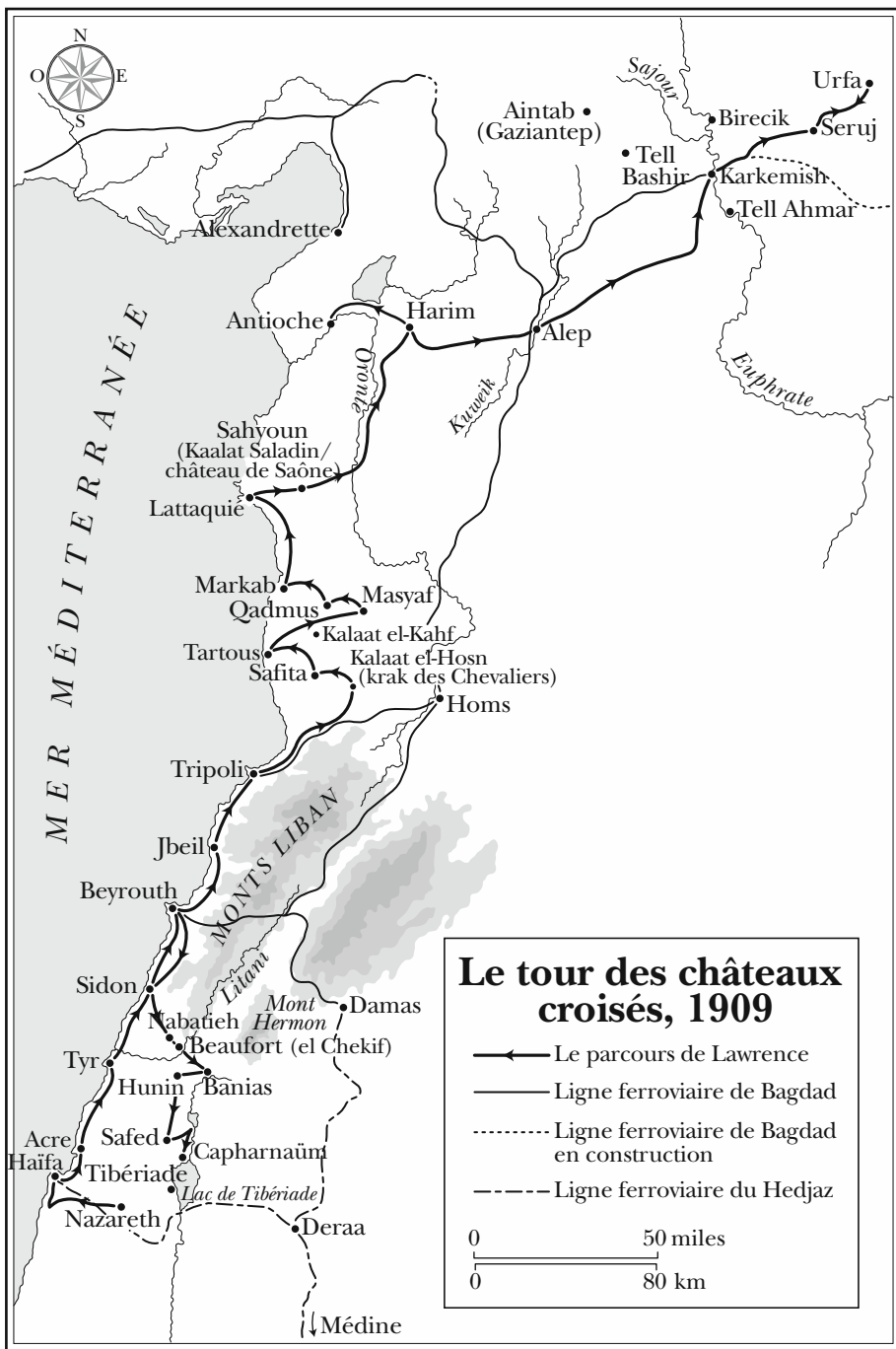
L'Empire ottoman, 1909

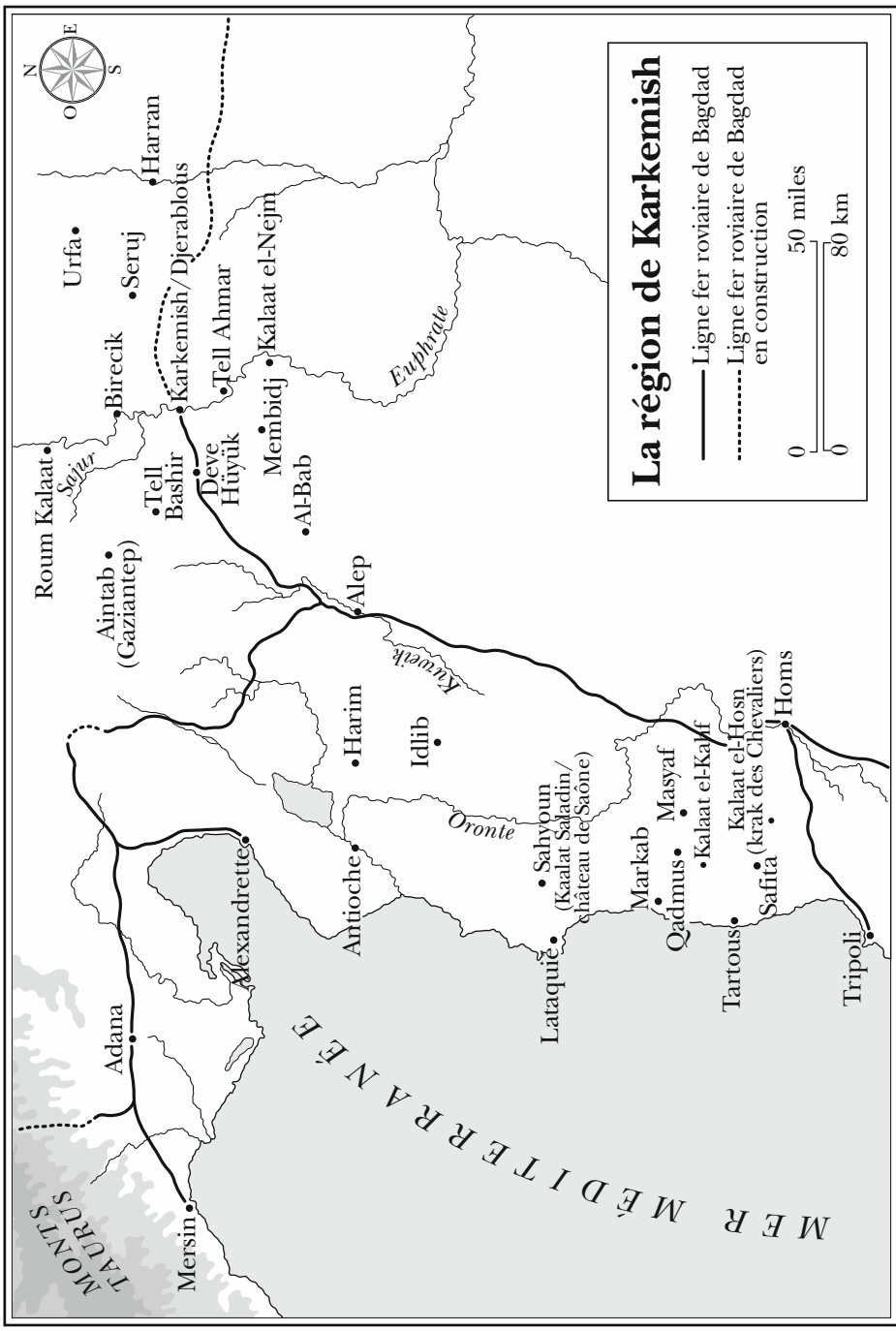
■ Empire ottoman

— Ligne ferroviaire de Bagdad existante

..... Ligne ferroviaire de Bagdad en construction

- - - - Ligne ferroviaire du Hedjaz





Note sur l'orthographe et les translittérations

La translittération des mots arabes et l'orthographe des noms des lieux dont il est question dans cet ouvrage sont problématiques car il n'existe ni système unique ni norme internationale. Ainsi, Alep est également appelée Halep ou Halab, et Damas est aussi nommée le Cham. Le temps a compliqué les choses : certaines orthographes – et certains noms propres – ont changé au cours du siècle qui nous sépare de l'époque où Lawrence et ses collègues ont écrit. Constantinople s'appelle aujourd'hui Istanbul. Beyrouth est devenue Beyrouth. Le terme correspondant à « château », *qala*, est orthographié *kala* dans les écrits de Lawrence, aussi ai-je utilisé Kalaat et non Qalaat. L'exercice est encore compliqué par les différents usages propres aux Arabes, aux Turcs et aux autres peuples. J'ai adopté les termes qui m'ont paru les plus intelligibles pour le lecteur. Je n'ai modifié aucune des orthographes archaïques qui sont encore transparentes de nos jours ou qui renvoient à des lieux dont la plupart d'entre nous n'ont jamais entendu parler. De même, s'agissant des préfixes *al-* et *el-*, j'ai privilégié les termes les plus usités sans me soucier de la cohérence de l'ensemble. Mon intention, d'un bout à l'autre de cet ouvrage, a été de préserver la fluidité du style.

Anthony Sattin

Tous les hommes rêvent, mais inégalement.
Ceux qui rêvent la nuit, dans les recoins
poussiéreux de leurs esprits, s'éveillent
le jour pour trouver que c'était vanité;
mais les rêveurs de jour sont des hommes
dangereux, car ils peuvent, les yeux ouverts,
réaliser leur rêve, pour le rendre possible.
C'est ce que je fis.

T.E. Lawrence,
*Les Sept Piliers de la sagesse*¹

J'aime les lieux
Incultes et solitaires; là où nous goûtons
Le plaisir de croire que ce que nous
voyons
Est sans limites, comme nous désirons que
le soient nos âmes.

Percy Bysshe Shelley,
*Julien et Maddalo*²

Si je savais parler [cette langue] comme
Dahoum, vous ne vous lasseriez jamais de
m'écouter.

Lettre de T.E. Lawrence
à Fareedeh el Akle, 26 juin 1911

Prologue

La première étincelle

Le récit de ses aventures et des épreuves qu'il a endurées au cours de ce voyage serait une lecture tout à fait captivante; il ressemblerait aux contes des Mille et une nuits.

Fareedeh el Akle¹

Oxford, août 1914

Accroupi devant une cheminée, un jeune homme craque une allumette. La scène se déroule dans le salon d'une maisonnette, au fond d'un jardin, séparée de la résidence principale par une pelouse, des roses et peut-être aussi des roses trémières. Située au bord d'une route à quelques encablures au nord du centre d'Oxford, la demeure familiale est massive, en brique rouge, un véritable modèle d'architecture anglaise. Identique aux autres maisons victoriennes du voisinage, elle est quasiment anonyme. Quant au logis spécialement conçu pour le deuxième des cinq fils de la famille, il possède une petite chambre, l'électricité, l'eau courante et, notable nouveauté, une ligne téléphonique directe qui le relie à la maison

principale. Aux murs, il y a de belles tentures vertes en coton, d'un effet apaisant, et une cheminée pour chauffer la pièce. En ce mois d'août, après un bel été ensoleillé, le chauffage est inutile, mais le jeune homme tend l'allumette vers les papiers entassés dans l'âtre.

Cet homme est T.E. Lawrence – Thomas sur son certificat de naissance, Edward pour ceux qui ne le connaissent pas, Ned pour sa famille, T.E. pour certains de ses amis, El Aurens pour ses compagnons arabes. Il vient de fêter son vingt-sixième anniversaire et la guerre est déclarée. Cette maisonnette est son refuge, commandé à un architecte alors qu'il étudiait l'histoire à l'université toute proche et avait besoin d'un espace à lui. Au cours des quatre dernières années, cependant, il n'y a été que de passage, pendant l'été, et, à l'occasion d'une de ces visites, sa venue en compagnie de deux amis arabes a fait grand bruit. Il a passé la plupart de son temps à voyager et à vivre dans une région du monde désignée sur sa carte comme « l'Arabie du Nord » – une région dont il est devenu expert – et qui comprend les pays que nous appelons aujourd'hui la Turquie, la Syrie, le Liban, Israël, la Palestine, la Jordanie et l'Égypte. L'Arabie du Nord, divisée en *vilayets*, ou provinces ottomanes, qui s'étendaient dans la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie et l'Égypte d'alors, est le cadre du récit qui va suivre.

Le feu prend et les pages se racornissent dans l'âtre, puis elles noircissent, léchées par les flammes, en dégageant une fumée âcre. Le jeune homme brûle l'unique exemplaire d'un livre qu'il a écrit sur sa vie en Orient.

Exactement cinq ans plus tard, en août 1919, une foule compacte se presserait au Royal Opera de Londres, deux fois par jour, pour écouter l'histoire de « Lawrence d'Arabie », le grand héros de guerre. Peu de temps après, ayant décidé de changer de nom et de profession, alors qu'il essaierait de disparaître (mais il faut dire qu'il s'invitait parfois dans la salle pour se voir à l'écran), il mentionnerait ce livre comme « une erreur de jeunesse » à un ami qui avait lui aussi servi en Arabie. « Un récit de ses aventures dans sept villes types de l'Orient, expliquerait-il, Le Caire, Bagdad, Damas, etc.². » À une autre occasion, il exclurait Bagdad de la liste, ce qui est logique puisqu'il n'y avait jamais séjourné, et citerait Le Caire, Constantinople, Smyrne, Alep, Jérusalem, Urfa et Damas qu'il

connaissait toutes très bien. De l'aveu de son auteur, « c'était un livre étrange, dont les difficultés m'inspirent aujourd'hui une gratitude quelque peu narquoise »³. Un livre étrange sur ses années d'aventure à la poursuite du bonheur et de l'amour.

Selon ses dires, il l'avait détruit uniquement parce qu'il le trouvait immature. Mais cette explication sonne un peu faux. Le jeune homme avait déjà écrit d'autres ouvrages : une description des châteaux des croisés en Syrie, par exemple, et le journal d'un voyage à l'est de l'Euphrate pendant l'été 1911. Ces deux autres manuscrits non publiés étaient immatures, tous deux avaient été sources de difficultés et tous deux se trouvaient dans la maisonnette au fond du jardin. Pourquoi donc brûler le récit de ses aventures ? Le fait qu'il y voyait une « erreur de jeunesse » et le début de la guerre nous fournissent une première piste.

Son frère Frank avait déjà été mobilisé et était parti au front. Un autre, William, s'apprêtait à rentrer d'Inde avec l'intention de s'enrôler. Lawrence savait que, bientôt – dans quelques semaines, peut-être –, il quitterait sa maisonnette, prendrait congé de ses parents, s'en irait à Londres et, de là, irait à la guerre. En août 1914, tout au début du conflit, personne n'imaginait les hécatombes à venir dans la Somme, à Ypres, dans les Dardanelles et à bien d'autres endroits dont les noms nous seraient peut-être inconnus s'ils n'avaient pas été le théâtre de combats, des combats qui coûteraient la vie à Frank et à William dès l'année suivante. En août 1914, beaucoup de gens pensaient que la Première Guerre mondiale serait terminée à Noël : il était inconcevable qu'elle puisse durer quatre ans, tuer huit millions et demi de personnes et mettre fin à quatre empires.

Lawrence avait déjà proposé ses services pour contribuer à l'effort de guerre. Ayant séjourné et voyagé au Moyen-Orient pendant les cinq années précédentes, il savait que ce conflit ne ressemblerait à aucun autre. Il le savait car il l'avait vu prendre corps, du petit affrontement dont la Libye avait d'abord été le théâtre jusqu'aux batailles majeures qui avaient ensuite déchiré les Balkans pour aboutir à la guerre qui allait détruire sa vie. Il était certain qu'il avait un rôle à jouer dans ce conflit. À vrai dire, il avait déjà rêvé de cette glorieuse épreuve : il prendrait la tête d'une nouvelle croisade, d'une

déferlante de combattants venus de toute l'Arabie, poussés par le souffle d'une idée, pour enfoncer les murailles de Damas. Ainsi, ils libéreraient les territoires arabes du joug ottoman. Il avait déjà tout planifié. Il connaissait le terrain, les hommes et les tactiques qui permettraient au peuple qu'il aimait tant de conquérir sa liberté. Pour l'heure, il regardait les nations entrer en lice et attendait que la Turquie le fasse à son tour.

Dans de telles circonstances, il paraît naturel qu'à un moment ou à un autre – fût-ce aux heures les plus sombres de la nuit, qu'il connaissait si bien –, le jeune homme pense à sa propre mort, car il ne reviendrait peut-être jamais de cette guerre. Il était certainement conscient de cette éventualité quand son frère Frank rejoignit le 3^e bataillon du Gloucestershire Regiment. «Je ne suis pas allé dire au revoir à Frank, parce qu'il préférerait qu'il en soit ainsi et parce que je sais qu'il y a peu de chances que je le revoie un jour, auquel cas il valait mieux nous épargner ces adieux⁴.»

Si Lawrence savait qu'il avait peu de chances de revenir un jour, brûler le manuscrit «immature» qui constituait une «erreur» faisait partie de ses préparatifs : il mettait de l'ordre dans ses affaires. On peut donc s'interroger sur ce que ce livre pouvait contenir qu'il ne souhaitât pas laisser derrière lui, qu'il voulait cacher à ses parents ou au reste du monde.

Comme les mots des grands poètes, le nom de Lawrence essaime ici et là, porté par le vent. Il est parvenu jusqu'à moi dans ma prime jeunesse et, d'une façon ou d'une autre, il ne m'a plus quitté depuis. Enfant, j'ai vu le film de David Lean *Lawrence d'Arabie*, et découvert le personnage que Peter O'Toole a su incarner avec intelligence, même si sa véracité laisse à désirer ; de l'homme qu'était Lawrence, l'acteur a du moins réussi à restituer le naturel indocile, les yeux perdus dans le vague, les sourires, le goût immodéré pour les facéties et les commentaires obscurs, ce mélange caractéristique de timidité et d'élans primesautiers. Le film s'inspire du livre extraordinaire écrit dans les années 1920, un récit de guerre foisonnant, captivant et passionné que Lawrence intitula *Les Sept Piliers de la sagesse*. Sur la couverture brune de la première édition de 1935, entre deux sabres croisés, les mots «le sabre

est aussi pure-té + mort» avaient de quoi troubler un jeune esprit impressionnable tel que le mien.

Un demi-siècle après sa première publication, je me rappelle l'avoir lu alors que je travaillais moi aussi au Moyen-Orient. Depuis lors, au milieu du désert ou dans ses parages, en Jordanie ou en Égypte, des Bédouins, des vendeurs de chameaux et d'autres locaux m'ont bien souvent exhorté à « être » Lawrence, c'est-à-dire à enfourcher un camélidé, à nouer un keffieh autour de ma tête et à partir à l'assaut des dunes, moi qui préfère marcher, comme le jeune voyageur en son temps. Cependant, malgré ces contacts répétés, je n'ai jamais été fasciné par l'homme ou par son mythe. J'estimais qu'on avait donné bien trop d'importance à la révolte arabe de 1916-1918 et au rôle que joua Lawrence dans ce qui était à mes yeux un épisode mineur de la guerre ; certes, l'action de Lawrence avait dépassé ce que l'on attendait d'un jeune officier de liaison, mais il ne pouvait se prévaloir ni de l'initiative ni de la conduite du soulèvement. Le temps change bien des choses.

Dans les années 1990, j'ai fait un voyage dans les montagnes syriennes où, m'avait-on dit, je trouverais les vestiges d'extraordinaires châteaux du temps des croisades. À la recherche de lectures pour préparer ce séjour, je suis tombé sur *Crusader Castles* de Lawrence, l'ultime version imprimée de son mémoire de premier cycle universitaire. En suivant sa piste d'Alep à Sahyoun, de Markab à Masyaf, du Krak des Chevaliers à Safita, je me suis aperçu que je suivais aussi l'homme. Lawrence avait vingt ans lorsqu'il entama ce périple, à l'été 1909. J'étais plus âgé. J'avais rencontré plus de difficultés pour entrer en Syrie, alors dirigée par Hafez el-Assad : comme certains de mes écrits sur ce pays avaient offensé un membre du gouvernement, mes demandes de visa furent rejetées pendant plusieurs années. Quand j'obtins enfin l'autorisation d'y séjourner, l'employé de l'agence syrienne qui organisait le voyage m'accompagna personnellement à un rendez-vous avec un représentant du régime en place pour faciliter les choses. Il me conseilla aussi d'être prudent dans ces montagnes isolées. Avant son départ, Lawrence avait eu droit à des mises en garde semblables.

Le souvenir de ces avertissements se dissipa à l'instant où j'atteignis la vieille forteresse des Assassins du Kalaat el-Kahf, un affleurement rocheux très isolé où les ruines du château

avaient presque toutes disparu sous la végétation. Par cette journée assez chaude et ensoleillée, j'avais les idées aussi claires que le ciel était limpide – et je garde un souvenir tout aussi net du moment où le jeune Anglais qui m'avait précédé a commencé à m'intriguer. Je savais ce qui m'avait amené jusque-là : je vivais au Caire depuis environ deux ans et je voulais découvrir un peu plus et comprendre un peu mieux cette région du monde et sa population. Mais qu'est-ce qui avait pu pousser un étudiant d'Oxford extrêmement brillant à quitter le confort et la sécurité de son foyer pour visiter les vestiges des châteaux croisés du Moyen-Orient en 1909? Pourquoi avait-il choisi de voyager à pied dans les provinces contrôlées par les Turcs en cette période de troubles politiques et sociaux, et en plein été, contre l'avis des experts anglais? Il est plus important pour moi de fixer cet instant et de le garder en mémoire que de me rappeler la première fois où j'ai entendu parler du légendaire Lawrence d'Arabie. Son rôle dans la contribution arabe à la défaite des Turcs au cours de la Première Guerre mondiale a fait couler beaucoup d'encre et donné lieu à bien des débats. Mais rien de ce que j'ai lu à l'époque ou depuis lors ne raconte l'histoire que j'avais envie de lire : comment le deuxième fils d'une famille d'Oxford, aisée, discrète et apparemment très ordinaire, en est-il arrivé à jouer un rôle – quel qu'il fût – dans le soulèvement arabe? Comment un archéologue a-t-il pu devenir espion? Comment un jeune Anglais introverti s'est-il transformé en un meneur d'hommes aussi véhément? Comment et pourquoi «Ned Lawrence d'Oxford» est-il devenu «Lawrence d'Arabie»?

Dans le premier village que j'ai traversé après Kalaat el-Kahf, un homme d'âge moyen m'a arrêté et, comme d'autres avant lui depuis des temps immémoriaux, a invité le voyageur que j'étais à entrer dans sa maison. Devant un verre de thé, sous le regard avide de ses enfants qui restaient prudemment sur le seuil, il m'a amené au fil de ses questions à lui révéler qui j'étais, d'où je venais et pourquoi. À mon tour, je me suis enquis de ses terres, de ce qu'il y cultivait, de la taille de sa récolte et de celle de sa famille, de la situation des campagnes syriennes et, pour finir, de l'emprise du gouvernement sur leurs vies. Ayant l'un et l'autre satisfait notre curiosité, nous avons pris congé et, avec sa bénédiction, j'ai repris ma route,

escorté par ses jeunes fils comme une chèvre égarée, jusqu'au moment où leur père les a rappelés et m'a souhaité encore une fois bon vent.

Ce rituel, Lawrence s'y plia chaque jour de son périple dans la région et, à chaque rencontre, il fut un peu plus charmé, un peu plus fasciné. Tant et si bien qu'au bout de quelques années, quand ses parents tentèrent de le convaincre de rentrer en Angleterre, il leur expliqua quasiment dans les mêmes termes que j'ai utilisés avec les miens : « Je ne crois pas que celui qui a goûté à l'Orient comme je l'ai fait puisse y renoncer⁵. »

Pour ma part, je ne crois pas qu'après avoir entraperçu cette facette du jeune Lawrence, on puisse renoncer à découvrir qui il était –, du moins pas avant d'avoir pénétré au cœur du mystère de sa présence au Moyen-Orient pendant près de cinq années, alors que se préparait la guerre qui allait bouleverser le monde qu'il connaissait. Mais il faut dire que son existence est parsemée d'énigmes, comme l'a souligné son ami Sir Ronald Storrs, au nombre de ceux qui portèrent son cercueil lors de ses funérailles. Bien après la mort de Lawrence, Storrs décrit les raisons de son engagement dans la révolte arabe comme un « mystère tragique dont les arcanes ne seront jamais révélés »⁶. Le mystère s'épaissit autour du Lawrence qui combattit pendant la Grande Guerre et, *a fortiori*, autour de l'homme qui chercha à retrouver la paix dans les années 1920 et 1930. Le personnage devient de plus en plus complexe, opaque, au fil des ans, et le défi résulte du fait que la vérité est masquée par des ambiguïtés toujours plus obscures. Ce Lawrence de la maturité gardera peut-être à jamais sa part d'ombre, même si certains ont presque réussi à percer ses secrets. Cependant, le jeune Lawrence d'avant la Première Guerre mondiale est plus facile à cerner et à comprendre, car on peut l'aborder à travers des actes et des paroles qui ne sont ni auréolés par sa gloire à venir ni réinterprétés à la lumière de sa légende toujours vivace. Un examen plus approfondi des cinq années qu'il a passées à voyager et à séjourner au Moyen-Orient avant la guerre permet de découvrir bien des choses sur les motivations qui furent les siennes par la suite. Il y a également, je crois, une fascination, une joie même, à suivre le parcours d'un jeune homme qui

s'éprend d'une autre culture, d'un autre peuple et d'une personne en particulier.

En marchant sur ses pas d'un château à l'autre, et au cours des voyages suivants, j'ignorais encore à quel point l'histoire du jeune Lawrence allait m'obséder. Le présent ouvrage est le fruit d'une longue et lente gestation. Mais il y a quelques années, lorsque le conflit s'est propagé de la Tunisie à l'Égypte, puis à la Syrie, je me suis souvenu de certaines des personnes que j'avais rencontrées et de l'hospitalité dont elles m'avaient généreusement fait profiter. Je me suis aussi rappelé ce que Lawrence avait écrit à propos des frontières artificielles créées au lendemain de la Première Guerre mondiale, résultats d'un pacte entre la Grande-Bretagne et la France, les accords Sykes-Picot, auxquels il était farouchement opposé. Ses paroles me sont revenues en mémoire : les jeunes savent remporter des victoires mais sont incapables d'en consolider les acquis, et les anciens ne savent que répéter les erreurs du passé. C'est alors que j'ai compris à quel point les années précédant la guerre rejaillissent sur le présent. Les divisions géographiques du Moyen-Orient que connut Lawrence à cette époque – délimitations politiques, sociales, ethniques – étaient moins arbitraires que les configurations actuelles. Cela explique en partie pourquoi les frontières créées après la Première Guerre mondiale donnent toujours lieu à de telles tensions.

La géographie et la politique constituent une toile de fond, un cadre général dans lequel s'inscrit ce livre. Mais ce qui m'a poussé à écrire ce récit, c'est le besoin de comprendre pourquoi ce jeune homme est parti, pourquoi il est resté là-bas et comment il y est devenu Lawrence « d'Arabie ».

L'image que la plupart des gens se font de Lawrence trouve son origine dans le film de David Lean. À l'écran, les premières images de sa jeunesse sont celles d'un soldat en uniforme de vingt-huit ans, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, doté d'une belle éloquence, que l'on découvre entouré de cartes dans le quartier général de l'armée britannique, au Caire. Cela se passe en 1916, alors que Lawrence s'apprête à quitter l'Égypte pour l'Arabie afin de comprendre les causes de l'échec de la révolte arabe, de rencontrer et « sonder ses grands hommes [...] et [de trouver] le chef possédant la flamme

nécessaire»⁷. Depuis novembre 1916, date à laquelle Lawrence devint officiellement officier de liaison sur le théâtre de cette révolte, jusqu'en octobre 1918, quand il demanda l'autorisation de quitter Damas au général Allenby, commandant des forces alliées au Moyen-Orient, il se consacra corps et âme à la préparation d'un grand rêve : créer les circonstances favorables à l'émergence d'États arabes indépendants. Dans ce creuset se forgerait aussi la légende de Lawrence, le roi sans couronne de l'Arabie.

Un siècle après le début de la Première Guerre mondiale, rares sont les combattants qui continuent d'exister à titre individuel dans nos imaginaires populaires. En 1918, Allenby était l'un des plus célèbres militaires à avoir survécu au conflit, mais aujourd'hui, il est pratiquement tombé dans l'oubli. À l'origine, le spectacle montré au Royal Opera de Londres à partir de 1919, celui qui ferait salles combles tout autour du monde dans les années 1920, avait pour titre *With Allenby in Palestine* [*En Palestine avec Allenby*]. Lorsqu'il devint évident que les foules voulaient voir Lawrence, on l'intitula *En Palestine avec Allenby et en Arabie avec Lawrence*. Plus de quatre millions de personnes de par le monde se déplacèrent pour assister à la conférence ou à sa projection. Lord Kitchener, le maréchal britannique qui rappela à ses compatriotes que leur pays avait besoin d'eux, continue à vivre dans nos mémoires, tout comme Rupert Brooke, Wilfred Owen, Siegfried Sassoon et les autres poètes de la Grande Guerre. Mais aucun n'a conservé une célébrité aussi vivace que Lawrence dans l'imaginaire populaire. Elle résulte en partie de ses exploits militaires et en partie de la façon dont son histoire a été exploitée par la suite. Le 20 mai 1935, l'éditorial du *Times* consacré à sa mort affirmait que sa place dans l'Histoire était assurée. «D'autres officiers britanniques ont aidé les Arabes du Hedjaz lors de la campagne qui a recomposé le paysage géopolitique du Proche-Orient, mais aucun ne l'a fait avec autant d'efficacité et d'intelligence que ce jeune archéologue qui avait étudié l'art de la guerre à l'école et s'en était forgé une conception très personnelle⁸.» Quelques semaines plus tard, dès l'annonce de la publication des *Sept Piliers de la sagesse*, le récit de ses exploits dans la Grande Guerre, cinquante mille exemplaires furent écoulés en prévente – un record, à l'époque. Mon grand-père fut au

nombre de ceux qui en attendirent la parution avec impatience et son exemplaire est aujourd'hui rangé sur l'étagère à côté de mon bureau.

Dans son appréciation des *Sept Piliers de la sagesse*, Winston Churchill estime que cet ouvrage sera lu « aussi longtemps que la langue anglaise sera parlée »*. Pour l'instant, cette prédiction n'a pas été démentie. Pourtant, portées par le flot de livres, d'articles, de conférences et de débats sur la nature et la valeur des exploits de guerre de Lawrence et de ce que nous appelons aujourd'hui son héritage, sa réputation d'après-guerre, sa popularité et son importance ont connu leur apogée et leur déclin. On l'a salué comme un héros et dénoncé comme un impérialiste de plus qui ne cherchait qu'à exploiter un peuple démuni; certains ont pris fait et cause pour son homosexualité et d'autres l'ont tournée en ridicule; on l'a traité de bonimenteur, de doux rêveur, d'imposteur.

Dans ces controverses, on a perdu de vue l'homme. Or dans le chapitre de son histoire qui se déroule avant la guerre, dans ce que racontait le manuscrit brûlé à Oxford en 1914, on entrevoit une réalité qui n'est pas déformée par le prisme de sa légende. Le présent ouvrage cherche à reconstituer la personnalité de Lawrence d'après ses lettres, d'après les archives et les récits de ceux qui le côtoyèrent à l'époque de ce qui partit en fumée dans l'âtre de la maisonnette de Polstead Road. Il est destiné à servir de prélude aux exploits plus célèbres du Lawrence d'Arabie qui se raconte dans les *Sept Piliers de la sagesse*. Seule l'histoire de ce jeune archéologue extraordinaire, si gauche en Angleterre, qui a trouvé sa voie – son rôle et sa passion – en côtoyant les Arabes, les Kurdes et les Turcs de la Syrie ottomane, peut nous permettre de comprendre comment il est parvenu à accomplir ce qui l'a rendu célèbre pendant la guerre. Il faut prendre la mesure de l'attachement qu'il éprouvait pour les villageois qui lui avaient

* « Si Lawrence n'avait jamais rien fait d'autre que d'écrire ce livre, comme simple travail d'imagination, sa renommée durerait – pour reprendre une formule éculée de Macaulay – “aussi longtemps que la langue anglaise serait parlée dans une contrée du globe”. » Winston Churchill, *Mes grands contemporains*, trad. Antoine Capet, Tallandier, Paris, 2017, p. 196. (*Note de la Traductrice.*)

apporté le bonheur, et pour l'un d'eux en particulier, si l'on veut comprendre pourquoi il a voulu aider les armées arabes à se soulever contre les Turcs et pourquoi, quand ce fut fait, il n'eut d'autre choix que de changer de nom pour se soustraire à la légende qui entourait sa personne.

PREMIÈRE PARTIE

Le jeune érudit

On devrait mettre l'imagination dans les coffrets les plus précieux, c'est pourquoi on ne peut vivre que dans l'avenir ou dans le passé, en Utopie, ou dans le bois par-delà l'univers.

Lettre de T.E. Lawrence à sa mère,
août 1910¹

1

Débarquement

Apprends à rêver quand tu veilles,
Apprends à veiller quand tu dors.
Apprends à arroser la joie de larmes,
Apprends à vaincre l'effroi par l'effroi.

Francis Thompson,
*La Maîtresse de Vision*¹

Beyrouth, mardi 6 juillet 1909

Le *Port-Saïd* jeta l'ancre au large de Beyrouth vers six heures du matin. Dans la rade, l'affluence était toujours aussi forte. Dix navires étaient attendus ce jour-là tandis qu'une flottille d'esquifs et de bateaux à rames se balançait sur les eaux cristallines, prêts à transporter passagers et cargaisons jusqu'au port. Sur le pont du paquebot, un jeune Anglais observait la ville si prisée des marchands qui s'étalait sous ses yeux, depuis les quais jusqu'aux collines, à l'arrière, dans un amoncellement de maisons en pierre blanches ou grises, surmontées de toits pointus aux tuiles rouges. Le bourdonnement de l'activité humaine – pieuse et industrielle – nimbait peu à peu de sa brume sonore la ligne des toitures alors que le soleil se levait

sur les contreforts du Jebel Sannine et du mont Liban, prélude à une nouvelle journée. À cette heure matinale, la lumière était douce, l'air encore frais et humide. Plus tard, dans sa première lettre à sa famille, le jeune voyageur décrirait ces moments « d'une tiédeur délicieuse dans l'adorable baie de Beyrouth [*sic*] »².

L'employé de Thomas Cook vint procéder au dédouanement de ses bagages bien qu'il n'y eût pas grand-chose à inspecter : un grand sac en cuir contenant des vêtements de rechange, de la lecture, un calepin pour noter ses observations, un revolver de fabrication allemande et un appareil photo avec plusieurs objectifs. Si les agents portuaires tiquaient, ce n'était pas dû à ce qu'il transportait mais à l'absence de malles. Il voyageait bien plus léger que la plupart de ses compatriotes, mais il faut dire qu'il leur ressemblait bien peu.

La différence ne se révélerait pleinement qu'avec le temps. S'il se distinguait des autres passagers, des agents et des porteurs embarqués sur les esquifs qui les amenaient au port ce matin-là, c'était peut-être en raison de sa jeunesse, de son costume aux multiples poches, taillé sur mesure, de sa voix basse et veloutée, de « la précision toute cérébrale avec laquelle il s'exprimait³ » et, surtout, de l'énergie qu'il dégageait – une énergie tendue comme un ressort dont beaucoup gardèrent le souvenir. À un mois de son vingt et unième anniversaire, l'étudiant en histoire d'Oxford voyageait sans autre compagnie que sa réserve naturelle et son assurance. En Angleterre, du haut de son mètre soixante-cinq, il était plus petit que bien des membres de sa famille et nombre de ses amis le dépassaient. Mais à Beyrouth, où les gens étaient moins grands, on le remarquait surtout à cause de son épaisse chevelure blonde séparée par une raie assez basse sur le côté droit et encore plus à cause de ses yeux d'un bleu métallique. L'un de ses enseignants d'Oxford nota « la profondeur, le sérieux et la détermination du regard calme et soutenu qu'il plongeait, tête légèrement inclinée, dans les yeux de ses interlocuteurs »⁴. Personne ne lui parlait ce matin-là, mais il fixait de ce même regard la ville qui n'aurait un jour plus de secrets pour lui.

Ayant consulté son guide Baedeker de la Palestine et de la Syrie, même si le bureau de l'agence Cook se trouvait au Grand Hôtel d'Orient, le plus chic de la ville, juste là, sur le

front de mer, il préféra les tarifs plus raisonnables du Victoria, tout proche. Il projetait de consacrer environ deux mois à faire du tourisme dans la région, aussi, comme pour beaucoup de visiteurs, cette première journée se passa en préparatifs. Il avait réfléchi à son itinéraire pendant des mois et il savait précisément ce qu'il souhaitait voir. Il avait l'intention de se lancer à pied dans un tour des châteaux croisés qui le mènerait jusqu'à Urfa, au nord, du côté de l'Euphrate, puis vers les avant-postes situés plus au sud, dans le désert qui s'étendait au-delà de Jérusalem. Ayant d'ores et déjà ses entrées auprès des autorités locales, il quittait à présent la vieille ville, longeait les baraquements turcs et se présenta au consulat de Grande-Bretagne où il était attendu. Comme il prévoyait de se rendre dans les districts les plus reculés de Palestine et de Syrie, il avait sollicité un permis de voyager auprès du gouvernement impérial de Constantinople. Au consulat, il eut des nouvelles de ses papiers, appelés *iradés* : dûment postés de la capitale, ils «devraient arriver sous peu, mais la poste turque est irrégulière»⁵. Ensuite, le jeune étranger parcourut environ un kilomètre et demi dans «des rues encombrées de chameaux, d'ânes, et de mules, de milliers et de millions de chiens»⁶, jusqu'à l'American College*.

Grâce à une lettre d'introduction destinée à cet établissement, Lawrence tint salon tout l'après-midi dans la salle des professeurs. Il était d'un naturel timide, voire introverti, mais pour peu qu'il se sente en terrain conquis et surtout s'il avait un tour ou une plaisanterie en réserve, ce qui était le cas ce jour-là, il ne demandait qu'à saisir l'occasion de briller. Son frère lui avait récemment appris quelques vers du poète grec antique Théocrite et il réussit à les replacer dans la conversation, ce qui produisit l'effet désiré au sein de l'institution universitaire la plus prestigieuse de la ville. Un peu plus tard, songeur, il se dirait qu'«avoir la réputation d'un érudit qui connaît ses classiques, c'est chose facile»⁷. Il lui fut tout aussi facile de s'entendre avec quelques jeunes enseignants américains qui s'apprêtaient à prendre leurs congés. «Les professeurs, écrivit-il à sa famille ce soir-là, partent souvent en excursion pendant les vacances d'été, exactement comme je me propose de le faire.

* Aujourd'hui l'Université américaine de Beyrouth. (*Note de l'Auteur.*)

Je prendrai la route jeudi avec certains d'entre eux et nous longerons la côte [vers le sud] : nous devrions rester ensemble au moins une semaine. Le calme règne dans le pays⁸.»

Le calme règne dans le pays...

Ailleurs dans cette première lettre, il notait : «Je compte bien en profiter, car tout le monde, depuis le consul jusqu'au dernier des subalternes, me dit qu'ici les voyages n'ont rien de plus compliqué qu'en Europe.» Le consul lui avait aussi recommandé de rester en contact avec lui, pour s'assurer qu'il n'arriverait rien à ce jeune homme blond habillé sur mesure et chaussé de brodequins cloutés. En effet, derrière les propos rassurants de Lawrence se cachait une réalité plus inquiétante. Un an plus tôt, Constantinople avait été le théâtre d'une révolution. Le Comité Union et Progrès, plus connu sous le nom de Jeunes-Turcs (bien que les leaders du mouvement fussent loin de leur prime jeunesse), n'avait certes pas déposé Abdul Hamid II, mais ce dernier avait dû renoncer au pouvoir. L'Empire ottoman serait désormais régi par une constitution et un parlement dont les lois remplacèrent les décrets du sultan. Pour certains, cet épisode n'est qu'une simple virgule dans la longue et tortueuse histoire du déclin ottoman ; cependant, loin d'être insignifiantes, ses répercussions s'étendirent par vagues hors de la capitale, partout, jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire. Peut-être même aux confins de ces provinces plus qu'ailleurs. Entre autres conséquences, on note que l'étau impérial se desserra, car le pouvoir central peinait à conserver sa mainmise sur les régions périphériques. En avril 1909, moins de dix semaines avant que le paquebot de Lawrence n'accoste à Beyrouth, la situation se détériora lorsque le vieux sultan tenta à son tour de renverser les Jeunes-Turcs. Suite à l'échec de son coup d'État, après plus de trente-deux ans de règne, Abdul Hamid II fut exilé à Salonique et remplacé sur le trône par Mehmed V, son demi-frère plus docile. Alors âgé de soixante-quatre ans, le nouveau sultan avait vécu plus de la moitié de son existence dans le harem du palais de Topkapi, où il avait passé de longues années à l'isolement dans une cellule. Désormais exposé à la lumière éclatante du Bosphore, il s'intéressait plus à la poésie perse qu'à la politique. Cela convenait aux dirigeants du mouvement Jeune-Turc. Le pouvoir absolu sur un empire qui s'étendait

encore sur trois continents, de la Bosnie jusqu'à l'extrémité de la péninsule arabique, de Bassora, dans le golfe Persique, jusqu'à la frontière de la Tunisie, se retrouva ainsi entre les mains d'un groupuscule qui n'avait quasiment jamais gouverné. Ses choix politiques exacerbèrent les divisions entre les nombreuses communautés religieuses et ethniques placées sous l'égide du sultan flegmatique.

Ainsi, le calme avait beau régner dans le pays, comme l'écrivait Lawrence à sa famille, la région n'en était pas tout à fait sûre pour autant. Une lettre au *Times*, reproduite dans le *Levant Herald & Eastern Express* de Constantinople, l'indique clairement : « Le paisible cultivateur ou le marchand pacifique ne peuvent coexister avec le cheikh arabe ; les populations sédentaires doivent chasser le Bédouin hors de leurs frontières [...]. En raison du manque de routes et des dangers qui guettent ceux qui les empruntent, le *vali* [gouverneur] d'Alep, de Damas ou de Bagdad, si bien intentionné soit-il, constatera que son bras est trop court pour atteindre la lisière de son *vilayet* [sa province]⁹. » Les craintes de ce correspondant furent justifiées six jours plus tard : le même journal signala que Miss Gertrude Bell, « voyageuse et écrivain, s'était fait voler ses chevaux et ses bagages par des Kurdes »¹⁰. L'intrépide archéologue et écrivain britannique de quarante ans s'était aventurée aux confins de l'empire pour aller voir des églises orthodoxes syriaques autour de Tur Abdin, non loin du Tigre. Elle s'en retournait vers la côte méditerranéenne avec son équipage, qui dressa ses tentes dans un village du nom de Kotch. Supposant qu'ils se trouvaient à nouveau en territoire syrien, ils estimèrent inutile de poster une sentinelle à l'entrée de leur campement. « Indemnes, après des mois passés à traverser des zones dangereuses, nous étions devenus négligents, se souviendrait la redoutable Miss Bell, et une proie facile pour les voleurs¹¹. » Ses carnets de notes, « fruit de quatre mois de travail », se trouvaient dans ses bagages volés. Mais la presse locale omit de mentionner que plusieurs jours après le larcin, tous ses biens lui furent restitués à l'exception de l'argent – qui lui fut ensuite remboursé par les autorités ottomanes. « On peut se demander à juste titre, conclut l'intéressée, si aucun autre gouvernement aurait reconnu un tel préjudice¹². »

Pourtant, en dépit du commentaire final de Miss Bell et des propos rassurants que Lawrence adressa aux siens, circuler dans certaines parties de la région présentait manifestement plus de dangers qu'auparavant. Dans ce cas, pourquoi un jeune homme risquerait-il ses biens, voire sa vie, pour le faire ? Qu'est-ce qui, dans cet endroit reculé, revêtait une telle importance à ses yeux ? Quelle était cette passion qui le poussait vers l'Orient ?